Barbara Glowczewski-Barker : Dans le cas des Aborigènes d'Australie, qui ne pratiquent pas d'agriculture, ne construisent pas de villages, l'opposition nature/culture est complètement remise en question puisque, pour eux, les sites que nous regardons comme du paysage sont en fait culturels. Les rochers, les collines, les point d'eau, les sources, certains arbres très anciens, les tracés des rivières, les dunes de sable, chacun de ces éléments de la nature a une histoire et occupe une place importante dans les références rituelles et mythiques des Aborigènes. Ces éléments existent parce que les hommes en font quelque chose. Je ne sais pas si on peut dire qu'ils représentent, en tout cas, ils peignent. Ils peignent traditonnellement sur le corps, sur le sable, dans des grottes, sur les rochers, sur des objets rituels, et depuis une quinzaine d'années ils peignent aussi sur toile, avec des peintures acryliques et cela constitue un défi à l'histoire de l'art parce que ces peintures, qui ne sont ni figuratives ni abstraites, se présentent comme des formes géométriques. A partir d'un code, qui comprend des cercles, des lignes droites et des arcs, tout le paysage peut être représenté. Chaque peinture correspond à un ou plusieurs toponymes. Pour les Abori-

gènes il ne s'agit pas uniquement de paysage, mais aussi de mythe, de totem, de parenté.

Cl. Lévi-Strauss : En Australie, tous les accidents naturels sont, selon vous, culturalisés. Je pense qu'on pourrait étendre cette idée à la quasi-totalité des sociétés humaines. Par exemple sur la côte Nord-Ouest, il est certain que chaque accident naturel, une montagne, un rocher, est un génie et qu'on lui adresse des prières. On ne les apprécie pas, si je puis dire, esthétiquement.